Idylle Lointaine.

I

—Monsieur, voici le courrier....

M. Goncelin laissa tomber un regard de fatigue sur la volumineuse correspondance que le garçon de bureau plaçait devant lui.

—C'est bien, dit-il avec lassitude; laissez-moi.

La porte retomba discrètement, et Félix Goncelin se retrouva seul dans son cabinet somptueux.

D'une main indifférente, il écarta le monceau de lettres.

Encore des félicitations!

Depuis huit jours que sa nomination de chevalier de la Légion-d'Honneur avait paru dans le "Journal officiel," il en avait tant et tant reçu de ces missives amicales, flatteuses ou simplement intéressées, tant d'ennemis s'étaient réconciliés, tant d'oublies avaient cru devoir se rappeler à son souvenir, qu'il éprouvait une sorte de rancœur de toutes ces phrases inspirées par le succès, quelque chose comme une courbature morale. Il ne se sentait plus la force de répondre et de remercier. Un secrétaire serait chargé de ce soin; c'était très-suffisant pour ces retardataires.

Et, d'un mouvement définitif, M. Goncelin repoussa les enveloppes, qui s'éparpillèrent sur le bureau.

L'une d'elles, alors, attira son attention,—une petite enveloppe d'un rose mourant, portant son addresse en caractères menus et un peu incertains. De l'intérêt s'éveilla en lui, détendit sa bouche de tristesse et d'orgueil. Ce papier rose ne pouvait avoir été choisi que par une femme. Or, des lettres de femmes, l'homme d'affaires qu'il était n'en recevait guère.

Il sourit, amusé, et pressé maintenant de savoir ce que lui voulait la belle inconnue,- car il décidait qu'elle était belle,—rapidement il brisa le cachet.

C'étaient bien des félicitations, mais exprimées d'une façon moins banale que toutes celles reçues précédemment.

Surpris à l'extrême, M. Goncelin lisait de ces phrases simples et affectueuses qui disent la sécurité des amitiés anciennes.

"Vous ne pouvez savoir, mon cher Félix, écrivait cette étrange correspondante, combien j'ai été heureuse en apprenant par les journaux votre nomination de chevalier de la Légion-d'Honneur à l'occasion du Quatorze-Juillet. Je ne résiste pas au plaisir de vous assurer quelle part je prends au succès de votre si brillante carrière. Avec une sagesse bien rare, vous avez mis en oeuvre, dans la redoutable lutte pour la vie, les qualités de fermeté d'intelligence que chacun vous reconnaissait jadis...."

Félix Goncelin interrompit sa lecture:

—Voilà qui est un peu fort!.... Voyons ce que c'est que cette ancienne connaissance!

Il tourna le feuillet et courut à la signature:

"Geneviève FLORENT, née

LAUZET...."

Cela ne lui disait rien ou presque rien....Il répéta tout haut: Geneviève.... Geneviève Lauzet," pour étudier la consonnance qui avait comme un vague écho déjà entendu ....Il ne trouva point.

Bah! il connaissait tant de monde!

Cependant, une sourde inquiétude lui demeurait, qui lui fit mieux examiner la lettre au moment où il allait la rejeter, et il s'avisa qu'une ligne très-fine, peureuse, eût-on dit, était tracée au bas de cette signature; sans doute, l'énigmatique correspondante avait-elle jugé utile ce timide rappel à sa mémoire.

Il prit le binocle dont il se servait pour déchiffrer les écritures difficiles et lut:

"Votre danseuse de 1879."

Ce fut comme une pierre qui, lancée au fond de l'eau, remue la nappe immobile de cercles sans fin!....Sa danseuse de 1879!....Vivant s'évoquait devant lui un passé tout-à-l'heure enseveli en d'insondables profondeurs d'oubli; la suave figure qui avait charmé sa jeunesse sortait de la brume accumulée par les années....Le front dans sa main, il songea, étreint d'une émotion soudaine, invinciblement reporté au temps de pauvreté et de lutte où, pourtant, il était si heureux!....

II

Geneviève Lauzet avait inspiré le premier sentiment de son cœur, ce sentiment exquis et neuf dont l'ineffable spontanéité ne se retrouve plus ensuite dans nos meilleures tendresses. Il la rencontrait au bal qui, chaque dimanche d'été, réunissait avec une simplicité familiale la jeunesse de la petite ville de la banlieue où tous deux avaient grandi, et elle reparaissait dans son souvenir, auréolée de la grâce attendrissante qui chaque fois, le captait un peu plus. Il l'avait aimée, naïvement et follement, aimée jusqu'à vouloir l'épouser à vingt ans,—l'âge qu'il avait lorsque cette pure idylle se dénoua par une séparation.

De toutes ses forces, sa mère s'était opposée au mariage. C'était une femme ambitieuse et pratique, pleine de confiance dans les facultés de "son garçon". Outre qu'elle prétendait que la charge d'une famille constitue un obstacle pour l'avenir elle n'eût jamais accepté une bru aussi pauvre que son fils lui-même. Aussi, par une suite de persévérantes démarches, avait-elle obtenu de l'administration qui employait Félix le changement de ce dernier. Obligé de s'éloigner, il perdit Geneviève de vue et ne sut plus rien d'elle, sinon, un ou deux ans après, son mariage avec un jeune homme qu'il ne connaissait pas.

Et c'était tout.

L'absence et le temps avaient creusé entre eux leur infranchissable abîme.

Infranchissable?.... Non, puisqu'il pouvait, à présent, retrouver Geneviève, s'il voulait?....

Ses yeux pensifs revinrent à la lettre, cherchant une adresse. Aussi timide que le "post-scriptum" d'une autre petite ligne indiquait la rue Clairault, aux Batignolles. Une demi-heure de voiture, et il y serait....

Il s'interrogea, hésitant. Pourquoi irait-il? Le passé est le passé!.....

Mais quelque chose protestait en lui; un parfum montait de l'idylle lointaine, l'enveloppait de sa suggestion toute-puissante, et une tendre curiosité le prenait.

Qu'était-elle devenue, cette douce Geneviève? Sa vie sûrement, avait été modeste. Félix se disait qu'elle était jeune encore. Elle ne comptait guère que dix-sept ans lors de leur roman ingénu; donc, elle n'avait pas aujourd'hui plus de trente-huit ou trente-neuf ans. A cet âge, bien des femmes sont dans tout l'épanouissement de leur beauté, surtout quand elles ont vécu d'une existence tranquille et retirée qui conserve la fraîcheur du teint et le calme des traits. Des recoins de sa mémoire surgirent de délicates figures penchées sur des ouvrages de couture, telles que l'œil en aperçoit au passage, derrière les fenêtres des maisons des quartiers paisibles. Il se dit que Geneviève devait être ainsi, et l'obsession de la voir se fit plus pressante.

Après s'être demandé tout-à-l'heure pourquoi il irait rue Clairault, il se demandait maintenant pourquoi il n'irait pas. Qu'est-ce qui l'en empêchait? Veuf depuis plusieurs années, il était libre absolument et ne risquait de contrister personne par ce pèlerinage dans le passé.

Il soupira en parcourant d'un regard blasé le cabinet de travail dont la somptuosité sévère lui montrait tout le chemin accompli depuis ce temps de rêve où il aimait Geneviève.

Alors, il remplissait l'humble emploi d'expéditionnaire dans les bureaux de cette Compagnie d'assurances, de laquelle, par un ensemble de circonstances favorables, il était actuellement le directeur, titre que venait encore rehausser la décoration, récompense d'un long labeur et des services rendus.

Et, à cette apogée de sa fortune, il constatait que, toujours, il lui avait obscurément manqué quelque chose.

Vers la trentaine, tandis que sa situation déjà brillante faisait prévoir de plus considérables succès, il avait épousé une femme riche et austère qui ignorait la douceur du sourire et des grâces dont s'enchante un foyer; bonne et dévouée, elle n'avait pas su cependant dispenser à son mari ce charme de vivre que nous appelons le bonheur.

Quelquefois, au milieu de l'épanouissement d'égoïsme satisfait qu'engendre la marche ascendante d'une rapide prospérité, Félix Goncelin s'était félicité que sa mère l'eût jadis empêché de faire ce qu'on désigne communément par "un sot mariage". En ce moment où l'aridité affreuse de sa vie lui revenait tout entière, il n'était plus aussi sûr d'avoir à se louer de cette intervention maternelle; il ne croyait pas que la charge d'une femme aimée, d'enfants à qui il eût voulu toutes les joies de la vie, eût entravé sa carrière. Ah! des enfants, de chers petits êtres qui vous caressent de leurs douces menottes roses, comme on doit travailler pour eux, au contraire!

Sa gorge se serra d'une âpre tristesse: il avait compris ce qui manquait à son existence comblée.

Depuis longtemps, la pauvre mère ambitieuse dormait sous une pierre, au cimetière, à côté de la correcte épouse qu'il s'était reproché de ne pas assez pleurer; il était seul au monde, sans parents proches, sans une créature qui pût le bénir de s'être dépensé toute la vie, et sa maturité d'homme arrivé, qui, à tant de gens, semblait une apothéose, s'assombrissait déjà de l'atroce perspective de la vieillesse solitaire....

Il se leva brusquement, chassant du geste la vision cruelle.

Et quelques minutes plus tard, une voiture l'emportait vers la rue Clairault, frémissant, inquiet un peu de ce que la destinée avait fait de son jeune rêve....

III

La voiture filait dans la chaude clarté de cet après-midi d'août tout inondé de soleil.

Au bout d'un quart d'heure à peine, elle pénétra dans la rue Clairault,—voie paisible, bordée de constructions anciennes, basses pour la plupart, et vint s'arrêter devant une maison modeste, toute pareille à celles que l'imagination de M. Goncelin évoquait tout-à-l'heure.

Une vieille concierge d'aspect propre et décent tricotait sur le pas de la porte; visiblement étonnée que sa locataire reçût une aussi belle visite, elle indiqua l'étage, ajoutant timidement qu'elle ne savait pas si Mme Florent était là.

—N'importe! dit M. Goncelin, je vais voir....

Il monta un escalier scrupuleusement balayé, mais qui n'avait jamais connu le luxe de la cire; en face, au dernier étage, s'ouvrait toute grande la porte d'une pauvre chambre au seuil de laquelle il s'immobilisa, charmé.

Un délicieux tableau de genre s'offrait à ses regards.

Assise sur le plancher, au milieu de la pièce, une adorable petite fille de sept à huit ans, vêtue d'une robe de toile d'un bleu déteint témoignant de fréquents lavages, berçait contre son cœur, en un recueillement profond, une vieille poupée, une de ces poupées tant chéries qui n'ont plus de figure, parce que celle-ci a été mangée de baisers.

Au bruit que fit l'arrivant, l'enfant leva lentement la tête, montrant de la sorte un frais visage rose, à demi enfoui sous une profusion de boucles blondes, et, sans paraître étonnée de voir là cet étranger, le fixa tranquillement de ses grands yeux limpides et clairs comme deux larges gouttes d'azur.

—Bonjour, mignonne, dit doucement M. Goncelin; c'est ta maman qui est Mme Florent?

La petite fit un signe affirmatif; puis, son examen de ce visiteur imprévu étant sans doute favorable, elle ajouta d'un organe cristallin:

—Oui, mais elle n'est pas là, maman.... Elle est allée reporter son ouvrage....Si vous voulez l'attendre, elle va bientôt revenir....

D'un coup d'œil rapide, Félix Goncelin avait fait le tour de la chambre, très-nue dans sa propreté minutieuse; ces mots achevèrent de l'édifier. Geneviève était pauvre; elle travaillait de ses mains pour vivre, alors que lui se trouvait saturé de luxueux superflu.

Un remords indistinct lui étreignit le cœur: la douce aimée de sa jeunesse eût-elle été à ce point malheureuse s'il n'avait pas été faible, s'il ne l'avait pas abandonnée?....

Sa conscience lui criait que non, qu'à eux deux, ils auraient été forts pour vaincre l'adversité!

Afin d'éloigner ce doute torturant il prit une chaise et, s'installant à côté de la petite fille qui continuait de bercer sa poupée, engagea la conversation:

—Dis-moi, mignonne, comment te nommes-tu?

Elle leva sur lui son beau regard confiant:

—Je m'appelle Yvonne, monsieur ....Yvonne Florent.

Et désignant l'informe jouet qu'elle serrait passionnément contre elle, la délicieuse petite créature expliqua tout bas:

—Et ma fille s'appelle Marguerite ....Il ne faut pas faire de tapage, monsieur, parce qu'elle dort!

Son doigt menu se dressait en injonction formelle; Goncelin, attendri, résista au désir de l'embrasser.

—Ah! fort bien! répondit-il en souriant....Alors, tu l'aimes beaucoup, ta "fille"?

Une expression d'extase passa sur le petit visage rose.

—Oh! tant, monsieur!

—Ecoute: si tu veux, je t'en donnerai une autre,—une bien plus belle!

Mais la mignonne pressa plus fort la poupée sur sa frêle poitrine:

—Oh! non, monsieur....parce que, voyez-vous, j'aimerai toujours mieux celle-là!....

Elle réfléchit une seconde; amusé et touché à la fois, M. Goncelin se demandait quelle autre requête la petite allait lui présenter, quand Yvonne, tout-à coup confidentielle articula avec gravité:

—Non, non, monsieur, ne me donnez pas de poupée, ni rien....Seulement, puisque vous avez de l'argent donnez de l'ouvrage à maman.... Elle sera plus contente, et moi aussi....

Une sourde émotion envahissait Félix Goncelin; d'une voix mal assurée, il s'enquit;

—Qu'est-ce qu'elle fait, ta maman?

—Elle est lingère, monsieur....

—Ah!....Et elle n'a donc pas d'ouvrage?...Je croyais qu'elle était allée en rapporter?

Une subite énergie secoua la fillette:

—C'est le dernier, monsieur, qu'elle a été rendre!....Maman m'a dit comme ça ce matin que nous entrions dans la morte-saison, que si le magasin ne lui donne pas autre chose à faire, elle ne sait pas ce que nous deviendrons.... Oh! je me rappelle bien les autres années, allez!.. On n'avait pas du pain tous les jours!....

Jamais Félix Goncelin ne s'était senti à ce point oppressé et malheureux. Une grande pitié le saisissait devant cette enfant si jeune qui s'exprimait maintenant avec un sérieux de grande personne, cette triste compréhension de la vie que donne la souffrance précoce. En même temps, une inquiétude s'emparait de sa pensée. Presque timidement, il s'informa:

—Et ton papa?....Il ne travaille donc pas?

Da petite secoua la tête:

—Je n'ai pas de papa!

—Comment! tu n'as pas de papa?

—Non....Il est parti, il y a longtemps, quand j'étais toute petite... Puis, une fois, maman a mis une robe noire et m'a dit que papa était mort....

Elle l'interrompit, prêtant l'oreille. Un pas fatigué faisait crier les marches de l'escalier. Sans craindre, à présent, de réveiller Marguerite, la fillette sauta sur ses pieds, s'exclamant:

—Voilà maman!

Et elle s'élança dans le corridor pour annoncer, avec une jolie intonation gamine qui, en toute autre circonstance, eût fait sourire Félix Goncelin:

—M'man, un m'sieu pour toi!

IV

Il attendait, frémissant.

Presque aussitôt, la porte ouverte encadra une silhouette fine encore, mais affaissée par la vie.

Pourtant, en cette femme amaigrie de privations et de tristesses, habillée d'une robe usée dont les filles de chambre de sa défunte épouse n'eussent point voulu, Félix Goncelin retrouvait ce qui avait été le charme inexprimable de la Geneviève d'autrefois, la candeur, la douceur attendrissante du regard qui prenait le cœur.

A la vue du visiteur, la mère de la petite Yvonne s'était arrêtée, une rougeur intense éclatant sur son visage pâli, resté délicat et pur malgré les traces visibles du temps et de la douleur.

Elle balbutia:

—Vous êtes venu!....Oh! je ne sais plus comment j'ai osé vous écrire!....

Félix s'était avancé; il lui tendait la main qu'elle serra timidement, avec des mots honteux. Elle ne se permettait plus d'employer les termes affectueux de sa lettre. Devant cet homme considérable, un peu lourd et presque âgé déjà en apparence, qui ne lui rappelait que vaguement l'adolescent svelte qu'elle avait aimé elle éprouvait une intolérable impression de distance, et, en comparant leurs destinées, elle se sentait affreusement humiliée dans sa pauvreté.

Ah! que sa vie eût été différente, s'il avait voulu!.....

La même pensée leur venait, cuisante comme une brûlure.

Pourtant, Geneviève se remettait peu à peu. Encouragée, elle dit sa longue misère, son triste mariage, son abandon avec deux enfants dont un était mort. Deux ans auparavant, le mari par qui elle avait tant souffert succombait à l'hôpital, et elle restait seule avec sa petite Yvonne, sa dernière-née, dont la grâce adorable la consolait de tout. Mais la couture et la broderie rapportent bien peu; Geneviève avait beau passer les nuits, quand "l'ouvrage donnait," toutes deux avaient bien de la peine à vivre....

Un sanglot étouffé achevait le lamentable récit.

M. Goncelin se leva, incapable d'en entendre davantage. Le sentiment d'une lourde responsabilité l'accablait; tout le malheur de cette femme pesant sur ses épaules d'une pesanteur de plomb. Il comprenait qu'il y avait là une décision à prendre, mais son esprit troublé se refusait à concevoir laquelle.

Afin de parer au plus pressé, et tout en se réservant d'aviser, il attira la petite Yvonne, qui s'était remise à bercer sa poupée, et lui glissa dans la main le papier soyeux d'un billet de banque.

La mère eut un cri de protestation.

—Non!.... oh! non!

Mais dans les prunelles de l'enfant passèrent tant de surprise et de navrant reproche qu'elle se tut, refoulant ses larmes, ne se reconnaissant pas le droit d'imposer à la petite créature innocente la révolte de son orgueil.

Et sans cet argent, hélas! en aurait eu faim, le soir, dans la pauvre chambre!....

Bouleversé autant qu'elle, Félix lui avait pris la main:

—Adieu, Geneviève.... Mais non, pas adieu,—au revoir....Car je suis là, désormais.... je suis votre ami dévoué....plus fidèle qu'autrefois.... Je saurai bien me faire pardonner.... Courage, n'est-ce pas, Geneviève?.... Rien n'est perdu, tant que nous sommes encore là.... Tout se répare, tout peut se recommencer....

Il s'en allait, étonné lui-même des paroles qu'il venait de prononcer, obsédé du besoin de faire sienne ces deux créatures si seules, si perdues dans la vie cruelle. Un attendrissement immense le noyait, avec un regret infini des joies sacrifiées jadis et que la fortune ne lui avait point données. L'orgueil du succès, les satisfactions de richesse et de position, tout cela maintenant se changerait en remords. A moins que....

Sans consentir à se l'avouer encore, il savait bien à quoi il se déterminerait demain....

Et tandis qu'il emportait ce bonheur mélancolique, Geneviève, écoutant l'escalier gémir sous son pas alourdi par le fardeau du passé, se demandait, l'âme ébloulie, si elle avait bien entendu,—s'il est vrai qu'une miséricordieuse rançon permette quelquefois de recommencer sa vie!....

Les Vieilles Enseignes.

Après le concours des jouets qui a eu le succès que l'on sait à Paris, voici qu'il est question d'un concours d'enseignes. C'est M. Edouard Detaille qui en a eu l'idée, et à un "reporter" qui l'interviewait récemment à ce sujet, il a déclaré que si rien n'était décidé encore, quant à la date et aux conditions d'organisation, le projet était du moins accepté en principe.

"Nous voulons, a dit en substance l'éminent artiste, autre chose que ces enseignes vulgaires", et, récemment encore, s'adressant à un de ses confrères, il déclarait que l'antique "Cheval Blanc" des auberges, ou l'actuelle "Chasse aux Cerfs" des charcuteries avaient fait leur temps et qu'il faudra trouver quelque chose de plus neuf, ce qui, d'ailleurs n'est pas aussi facile qu'il le paraît.

Malgré toute notre admiration pour le peintre du "Rêve" et de tant d'autres œuvres qui resteront comme de belles et pures manifestations de l'art à la fin du dix-neuvième siècle, nous nous permettrons de ne pas être tout à fait de son avis, en ce qui regarde les vieilles enseignes.

Ces enseignes d'autrefois, qui nous paraissent aujourd'hui si puériles et si naïves, synthétisaient à merveille l'esprit ou, si on le préfère, l'état d'âme de l'époque; elles étaient le reflet des idées et des croyances, souvent aussi d'un tempérament frondeur. On sait que les plus illustres artistes ne dédaignèrent pas de peindre des enseignes, et que même bien près de nous, témoins Watteau, Chardin, Géricault et plusieurs autres, ils laissèrent dans cette forme inférieure de l'art, si toutefois il y a quelque chose d'inférieur en art, des pages qui font prime aujourd'hui.

Il faut croire, d'ailleurs, que le sujet qui nous occupe a intéressé bien des gens, puisque plusieurs monographies ont été consacrées à l'histoire de l'enseigne. C'est ainsi que Balzac, oui Balzac lui même, a publié en 1826 un "Petit Dictionnaire critique et anecdotique des enseignes de Paris"; M. Blavignac, les "Enseignes d'hôtelleries et d'auberges"; M. de La Quérière, les "Recherches historiques sur les enseignes des maisons particulières", etc., etc.

Nous l'avons dit tout à l'heure, c'est surtout au moyen âge que les enseignes se sont multipliées. "Pour que le visiteur en quête d'un fournisseur, d'un ami ou d'une personne à voir pût découvrir sa demeure, a écrit le savant M. Henry Havard, pour que le passant fût renseigné sur la profession de ceux qui occupaient la maison, pour qu'il pût distinguer l'un de l'autre deux voisins exerçant la même industrie, il fallait qu'un signe extérieur vînt le renseigner. Ce signe, c'était l'enseigne, et, qui plus est, "l'enseigne parlante," c'est à dire s'adressant clairement aux yeux et fournissant, sans addition de légende ou d'inscription, l'indication cherchée."

On ne saurait mieux dire, et c'est ce qui explique que, souvent, l'enseigne du treizième, du quatorzième et même du quinzième siècle n'a qu'un caractère artistique plutôt relatif; mais, à côté de "croûtes" informes, que de jolies choses réjouissaient la vue des Français de l'époque de l'ogive et de la Renaissance, que de jeux de mots les faisaient s'ébaubir, depuis le "Cygne de la Croix" et le "Bon Coing", jusqu'au "Puissant Vin" (au puits sans vin) et au "Lion d'Or" (au lit on dort)!

On sait que le numérotage des maisons ne date que de l'avant-dernier siècle; les enseignes étaient donc indispensables, non pas seulement à leurs propriétaires, mais à leurs voisins, surtout quand ceux ci étaient de simples particuliers, c'est à dire n'exerçant aucun métier. Et c'est pour cette raison qu'on trouve dans les archives du passé tant d'adresses indiquées de la façon suivante: "A la rue Saint Martin, en face le Plat d'Etain"; "rue Montorgueil, dans la maison du Compas d'Or"; proche l'image Saint-Jacques, etc., etc.

"On peut se faire par là une idée, a écrit encore M. Henry Havard, de la variété et de l'importance des enseignes qui décoraient les façades des maisons au quatorzième et au quinzième siècle, et de l'aspect pittoresque que donnaient aux rues, alors si étroites, toutes ces plaques de tôle, découpées d'une façon différente, ornées d'enseignes ou d'emblèmes, qui se balançaient au dessus de la tête des passants."

Malheureusement, toutes ces enseignes faisaient, lorsqu'il venait, et même lorsqu'il ne venait pas, un bruit du diable en s'entrechoquant, ou en grinçant sur leurs potences de fer. Aussi, en 1761, M. de Sartines, qui était à la tête de la police, rendit il une ordonnance prescrivant à toute personne faisant usage d'enseignes, "de les faire appliquer, sous forme de tableaux, contre les murailles de leurs maisons ou les devantures de leurs boutiques, de telle sorte qu'elles n'aient pas plus de quatre pouces de saillie". Ce jour là, l'enseigne reçut un coup dont elle ne se releva pas; elle perdit en effet de son originalité et de sa grâce, mais, suivant l'expression de Mercier, dans son "Tableau de Paris", les Parisiens avaient assez de ce "carillon plaintif et et discordant".

Parmi les enseignes les plus célèbres et dont quelques-unes subsistent encore, il convient de citer: le "Jugement de Pâris", les "Trois Grâces", les "Travaux d'Hercule", la "Boîte de Pandore", l'"Education d'Achille", les "Quatre Sergents de La Rochelle", la "Flotte d'Angleterre", la "Truie qui filé", la "Herse d'Or", etc.

Nous avons dit, succinctement, ce que fut l'enseigne d'hier, que sera maintenant l'enseigne de demain? Nous ne parlons pas de celle d'aujourd'hui, car elle n'existe pas, esthétiquement parlant; aussi, si réellement les artistes qui suivent M. Edouard Detaille dans son intéressant projet arrivent à doter les rues, les carrefours et les boulevards d'une mode d'art nouvelle, ils seront remerciés par tous ceux qui ont au cœur l'amour de Paris! Mais cela n'empêchera nullement d'éprouver pour les enseignes de la vieille France ce sentiment de regret attendri, qu'on a pour tout ce qui a fait rêver ou sourire les ancêtres.

LA SCIENCE EN BALLON.

M. le docteur Chauveau, de l'Institut, a donné connaissance, ces jours-ci, à la Société de biologie de Paris, des résultats des expériences faites en ballon ces jours derniers par les docteurs Hallion et Tissot.

On sait que ces savants, qui se sont élevés à une altitude de 3,500 mètres, ont étudié sur différents animaux les échanges et le débit respiratoires. Il résulte des observations faites par les aéronautes improvisés que l'intensité des échanges respiratoires a très peu varié. Quant au débit respiratoire, il a diminué au fur et à mesure que les expérimentateurs s'élevaient dans l'atmosphère; puis il est revenu à son chiffre primitif lorsqu'ils ont atterri.

Le docteur Chauveau a fait connaître ensuite la quantité des divers gaz contenus dans le sang prélevé sur les animaux.

La quantité d'oxygène est plus forte dans les hautes altitudes que l'acide carbonique et l'azote qui, au contraire, diminuent.

L'examen du sang.

Au cours de l'ascension effectuée le 21 novembre dernier, le docteur Bonnier a fait l'examen microscopique du sang.

Il a constaté l'augmentation de douze pour cent des globules rouges et, pendant la descente, le retour au chiffre primitif.

Les docteurs Henry et Jolly ont, à leur tour, fait des communications très intéressantes, mais ils n'ont pas osé interpréter les résultats obtenus; ils sont d'avis qu'une nouvelle expérience en ballon est nécessaire pour consolider les observations qu'ils ont faites.

A l'issue de la réunion, le président, M. le docteur Bouchard, a remercié les savants qui ont osé affronter les airs pour servir la science, l'Aéro Club qui a bien voulu prêter ses aérostats et ses aéronautes, le conseil municipal qui s'était chargé des frais de gonflement, et enfin M. le ministre de l'instruction publique qui avait eu l'obligeance de mettre le jardin des Tuileries à la disposition des aéronautes pour effectuer leur départ.

LA Petite Maison.

C'était, au bord du fleuve, un domaine charmant où, dans un nid de feuillage, la petite maison blanche aux traditionnels volets verts semblait dormir, silencieuse sous le ciel bleu. De hauts peupliers d'Italie, à la cime toujours frissonnante, à l'alignement correct, lui faisaient un cadre lointain, étendant par-dessus les murs d'enceinte leur frondaison grêle poudrée à blanc par les chantiers du voisinage; et plus près, tout près de la maison érigée sur un piédestal de gravier fin, de vieux ormes, accroupis en gardiens farouches, se tenaient immobiles, réchauffant au soleil leurs pauvres troncs crevassés. Une pelouse étoilée de marguerites, rehaussée de boutons d'or, descendait du perron vers la Seine, en un mouvement très doux, et s'élargissait à l'extrémité en une terrasse dont le balcon de pierre noircie, orné à chacun de ses bouts d'un vase rongé de mousse, surplombait le chemin de halage. De l'autre côté de la ligne bleue du fleuve, des prairies s'étalaient.

C'était dans ce coin poussiéreux de banlieue parisienne une oasis véritable, un îlot de verdure sur lequel mordait en vain la lèpre des terrains vagues qui l'environnaient, transformés peu à peu en chantiers ou en usines. Cachée de trois côtés, la petite maison blanche n'apparaissait guère qu'aux yeux du promeneur qui se hissait sur la pointe des pieds en longeant extérieurement le mur peu élevé de la terrasse. Sur la Seine, les canotiers ou les passagers du "Touriste", en apercevant de loin la jolie façade aux volets mi-clos, se la montraient d'un geste bienveillant. Quelques-uns lui souriaient sans rien dire, c'étaient les amoureux; et des regards mélancoliques aussi, tout chargés de regrets, s'en allaient vers elle.

Les plus vieux, parmi les habitants du pays, se souvenaient d'avoir vu jouer là un enfant brun, aux beaux yeux de caresse et d'intelligence, et qui, à peine le soleil levé, s'en venait plonger ses petites jambes nues dans l'herbe humide de la pelouse. Et c'était dans tout son corps minuscule et charmant un frémissement d'aise, sur sa figure éveillée et mutine l'épanouissement du désir satisfait. Debout sur le perron, un homme tranquille et fort, bientôt rejoint par une jeune femme heureuse d'appuyer à cette épaule robuste sa tête délicate et pensive, surveillait le bambin et lui adressait de loin d'amicales recommandations.

Et de la maison qui s'éveillait, du groupe attentif, de l'enfant joueur, il émanait un bonheur confiant; tout ce tableau apaisé, avec le paysage immobile qui lui servait de cadre, apparaissait comme enveloppé d'une atmosphère du jeunesse éternelle et d'indestructible sérénité.

Des années passèrent. Le bambin avait grandi, et le long des allées au sable fin qui contournaient le gazon maintenant respecté, c'était une tunique de lycéen flottant dans une envolée rapide ou retombant en plis rigides autour d'un corps svelte s'avançant d'un mouvement ralenti. Les bras pliés en avant pour lancer la balle ou le front studieusement incliné sur quel que livre, la vie déjà bouillonnait en son sein et ses yeux, tels des astres qui se lèvent, s'éclairaient de lueurs mystérieuses.

L'homme et la femme, plus gravement attentifs, surveillaient avec une tendresse un peu inquiète ses jeunes rêveries, ou chassant au loin toute pensée importune, prenaient part à ses jeux. La maison cependant ouvrait à l'air vif ses fenêtres toutes grandes. Le soleil déjà fort se dégageait peu à peu des buées matinales pour monter lentement dans le ciel bleu. Plus de rosée perlant en gouttes de cristal sur le pétale des fleurs ou dans la frondure immobile des taillis; des ondes de chaleur maintenant s'épandaient sur toutes choses, de partout un bruissement de plus en plus accentué s'élevait, le arbres en habits de fête exhalaient des parfums, pendant qu'à leurs pieds les racines, obscures travailleuses, infatigablement puisaient la sève. La journée préludait à peine, et déjà, par-dessus le murmure croissant de l'éveil universel, on entendait comme une clameur confuse, faite, semblait-il, de sanglots et de rires, d'appels au plaisir et de râles de douleur.

Encore des ans, et ce n'était plus seulement les vieux parmi les habitants du pays, mais les autres venus après, qui se souvenaient avoir vu, dans ces mêmes allées soigneusement entretenues, autour de cette pelouse plus vigoureuse et plus fraîche à chaque nouveau printemps, un adolescent brun, au corps svelte, promener ses rêveries.

L'homme l'accompagnait, à peine plus fort que lui maintenant et seul, les épaules un peu voûtées, considérant toutes choses de ce regard vague qui ne voit rien hors une chère image disparue. Puis, un matin de mai, une nouvelle figure avait surgi, une figure de printemps, une vierge craintive et souple qui s'avança vers les deux hommes. Et l'un, paternellement, avec un sourire un peu triste, l'embrassa sur le front, tandis que l'autre, avec une ardeur contenue, lui baisait les mains. Bientôt les deux fiancés s'éloignèrent au bras l'un de l'autre l'œil brillant, le visage extasié, la pensée inexorablement fermée à tout ce qui se mouvait autour d'eux, et, pendant que les oiseaux voletaient gaiement dans les taillis, que les fleurs envoyaient au ciel leurs plus doux parfums, et que les papillons changeants se poursuivaient sur la pelouse, l'homme, plus seul que jamais, sentit tout d'un coup les années s'appesantir sur lui; d'un œil morne il regarda le jeune couple disparaître au tournant d'une allée, puis lentement, la tête basse, il regagna la petite maison, la triste maison blanche, qui le reconnut à peine et dans laquelle il s'enferma.

Pendant des printemps et des printemps, pendant des étés et des étés, on les put voir tous deux errer çà et là, joyeux ou rêveurs, dans les heures tièdes de la matinée, ou se reposant à l'ombre des vieux ormes, dans la torpeur brûlante des après-midi. Et ils n'étaient qu'eux deux: l'homme au regard si triste à la démarche subitement vacillante, n'avait pas reparu. Lentement ils vieillissaient. Dans leurs haltes pensives devant la pelouse où il semblait qu'on vît encore la foulée des petites jambes nues qui s'y étaient plongées autrefois si gaiement, une mélancolie croissante leur embrumait le front, un soupir de regret s'échappait de leurs deux poitrines. "Les heures s'enfuient, pensaient-ils, voici que la journée s'avance; l'ombre bientôt descendra autour de nous sans que nous ayons vu se lever dans le ciel la petite étoile consolatrice qui donne encore l'illusion de la lumière longtemps après le coucher du soleil."

Dans ces dernières années, les habitants du pays se souviennent d'avoir vu un vieillard aux yeux d'angoisse, aux traits amaigris, revenir seul dans ce nid d'enfants et d'amoureux. Les plus vieux, en le regardant, ont songé au bambin aux boucles brunes, aux beaux yeux de caresse et d'intelligence, qui venait, à peine le soleil levé, plonger ses petites jambes nues dans l'herbe humide de la pelouse. D'autres plus jeunes, en le regardant, ont songé, à l'adolescent svelte et fort qui, un mati de mai, pendant que tout bruissait gaiement au ciel et sur terre, avait baisé d'une ardeur si contenue la main que lui abandonnait une souple et craintive, jeune fille. Tous enfin, en le regardant, songeaient qu'ils devenaient vieux, eux aussi, et leur propre tristesse se reflétait dans le visage de ce pauvre homme dont l'œil sans flamme, tel un oiseau aveugle, semblait ne savoir où se poser.

Hier, du chemin de halage, j'ai voulu voir, moi aussi; et par-dessus la balustrade de pierre noircie, ornée à chacun de ses bouts d'un vieux vase rongé de mousse, j'ai jeté un long regard. La pelouse est toujours étoilée de marguerites, rehaussée de boutons d'or. Les hauts peupliers d'Italie frissonnent au loin, et les ormes sont toujours là, immobiles et farouches gardiens, réchauffant au soleil leurs pauvres troncs crevassés. La petite maison blanche dort silencieuse sous le ciel bleu. Les volets sont clos. Personne.

Et déjà, sur le perron qui s'effrite, écartant sans nul effort deux lourdes dalles, un brin d'herbe a poussé.

DEPECHES Télégraphiques

TRANSMISES A L'ABEILLE

Accident de chemin de fer en Italie.

Presse Associée.

Rome, Italie, 21 décembre—Dans une collision entre deux trains près de Melegnano, à dix milles au sud-est de Milan, six personnes ont été tuées et quinze grièvement blessées.

Le futur secrétaire du trésor.

Presse Associée.

Boston, Massachusetts, 21 décembre—Un ami intime du gouverneur W. Murray Crane confirme aujourd'hui le rapport de Washington publié aujourd'hui et annonçant que le President Roosevelt a offert au gouverneur le portefeuille du trésor.

L'ami a ajouté que M. Crane avait demandé jusqu'à lundi prochain pour réfléchir.

Un message téléphonique reçu aujourd'hui de Dalton, la résidence du gouverneur, dit qu'il a pris sérieusement l'offre en considération et qu'il est enclin à accepter. Des considérations de famille et d'affaires sont seules la cause de son hésitation.

Chute d'un train d'une hauteur de cent trente pieds.

Presse Associée.

Nashville, Tennessee, 21 décembre—Un accident est arrivé ce matin sur une forte pente de l'embranchement de Henderson de la compagnie de Louisville et Nashville, entre Ridge Top et Bakers. Trois hommes ont été tués et plusieurs autres blessés.

Le train de marchandises No 7 de grande vitesse descendait la pente quand il a déraillé sur un viaduc et est tombé au fond de la vallée, d'une hauteur de cent trente pieds.

Le mécanicien Fitzgerald et le serre freins Walter Anderson et Eskridge ont été tués sur le coup. Le conducteur Mahan est mortellement blessé.

Le train entier ne forme plus qu'une énorme masse de débris.

Hauts faits d'un ivrogne.

Presse Associée.

Nashville, Ten., 21 décembre—Une dépêche spéciale de Bristol dit qu'un nègre ivre a mortellement blessé le secrétaire et trésorier Dayton H. Miller de la compagnie de charbon à la crique Toms, comté de Wise, Virginie, ainsi que Charles Williams, un commis. Le nègre a été arrêté ce matin et on menace de le lyncher.

HOSTETTER'S CELEBRATED STOMACH BITTERS

Au premier indice de désordre à l'estomac vous devriez essayer le Bitter. Il fortifiera vos organes digestifs et guérira les Migraines, la Flatulence, l'Indigestion et la Dyspepsie.

Obtenez une copie gratis de l'Almanach Hostetter de votre pharmacien.